

« Derrière l'épaule », de Françoise Sagan : en dire peu, tout écrire...

CHRONIQUE

Pierre Lepape, [Le Monde](#), 23 octobre 1998

Le feuilleton littéraire de Pierre Lepape.

« Derrière l'épaule », de Françoise Sagan, Plon, 234 p., 120 F.

Françoise Sagan ne se plaint pas, la plainte n'est pas sa musique. Elle évoque simplement le temps de ses premiers livres où la critique littéraire des journaux était dominée par ses « tontons ». Des vieux messieurs bourgeois, savants et dignes : Kemp, Henriot, Rousseaux, Kanters. Tontons minutieux, prudes et parfois sévères, mais « *ils faisaient passer l'objectivité avant le copinage ou leur propre narcissisme. Bref, ces critiques lisaient les livres et en disaient assez pour que le public sache ce qu'il allait lire et aussi pour que l'on tienne compte de leurs dires.* » Mieux encore, ces têtes chenues penchées sur le berceau de la petite Sagan avaient les mêmes références qu'elle : « *ce goût tyrannique pour la littérature, et ce dégoût pour l'usage que déjà l'on en faisait...* »

Un « déjà » et l'imparfait, cela suffit au procès d'aujourd'hui. La leçon est claire, trop limpide pour qu'on résiste à l'envie de la suivre, même s'il y a quelque ridicule à jouer les bonnes fées auprès d'un bébé désormais sexagénaire. Tant pis pour le ridicule : il y a eu tant de mages malintentionnés, de carabosses jalouses et de prophètes clamant à chaque livre le tarissement de la source qu'il y a du bonheur à les contredire. Françoise Sagan demeure l'un de nos meilleurs écrivains de langue française. Pour s'en convaincre, il suffit de relire avec elle, derrière son épaule, les vingt romans publiés depuis *Bonjour tristesse*.

Françoise Sagan affirme n'avoir pas de mémoire, ce qui la dispense d'écrire les siens. Les seuls jalons solides de ses souvenirs sont ses livres. Elle les relit pour la première fois, et pour la dernière fois. Elle ne s'attardera pas, c'est promis, sur sa glose. Sagan ne s'attarde jamais, c'est la forme la plus visible de son énergie et le secret peut-être de l'attachement que nous, ses lecteurs, lui portons : elle nous quitte si vite, le temps passé avec elle semble toujours si court qu'il nous faut le prolonger par l'imagination. Un peu plus de deux cents pages pour évoquer une vingtaine de livres et les années où ils furent écrits : on ne risque pas la surcharge, mais bien plutôt les regrets et les mélancolies de la fugacité.

Pourtant, elle dit tout ; plus exactement, elle l'écrit, ce qui peut être est le contraire. Tout dire appartient au déballage, à la brocante. Le lecteur est placé devant un amas hétéroclite d'objets divers, événements, anecdotes, listes de noms, récits intimes, scènes publiques, jugements et opinions dans lesquels il chine comme dans un magasin d'antiquités. Écrire, c'est oublier ces petits tas de poussière pour privilégier ce qui vraiment existe : la saveur de l'amitié, l'émotion d'une note juste, la liberté d'un rire, la beauté d'un poème de Rimbaud ou d'Aragon, le trou noir d'une dépression, la flambée d'une colère. Sagan n'étale pas, comme un grand parfumeur, elle concentre. Au lecteur d'avoir le nez assez sensible pour retrouver les composants, les pensées, les bonheurs, les chagrins, la chaleur des nuits, l'épuisement du travail, l'électricité des rencontres. De sa longue amitié avec Bernard Frank, elle extrait ce nectar : « *Nous avons cohabité au gré de nos maisons, de nos mariages divers, mais sans être séparés par autre chose que le temps qui passe.* »

Sa relation avec ses livres est plus distante. Sagan est un écrivain modeste, sans fausse modestie. Elle ne s'interroge pas sur sa place dans la littérature, pas davantage sur ses chances de postérité. Les hiérarchies, les classements, les généalogies, les héritages n'appartiennent pas à sa manière d'attraper la vie. Cela lui permet de relire ses romans, surtout les plus anciens, comme s'ils avaient été écrits par quelqu'un d'autre, avec l'objectivité tranquille d'un critique qui en détaillerait pour ses lecteurs les mérites et les insuffisances. Elle raconte l'intrigue c'est souvent inutile et décevant, un roman réduit à un scénario, elle esquisse les personnages, elle juge la construction, l'écriture, le rythme.

Parfois, assez souvent en fin de compte, elle avoue avoir passé un agréable moment à lire Sagan : « *Bonjour tristesse est un livre qu'on peut lire sans ennui et sans déchéance.* » Mais elle module : « *Si son habileté m'épate vaguement, l'affection que lui portent les jeunes gens actuels, ceux du moins qui m'en parlent, me paraît plus flatteuse que justifiée.* » L'immense succès, et qui dure, de ce premier roman l'encombre, tant il projette de l'ombre sur d'autres, qu'elle estime davantage. Sur *Un peu de soleil dans l'eau froide*, par exemple, dont elle ne se souvenait pas, qu'elle vient de relire : « [II] *m'apporte, pour la première fois, de la considération sur moi-même. (...) Ce Peu de soleil dans l'eau froide est actuellement pour moi le plus passionné et le plus passionnant de mes livres.* »

Parfois aussi sa lecture l'énerve et la navre. Comment a-t-elle pu écrire une chose pareille ? Et comment, surtout, un éditeur a-t-il osé livrer de telles sornettes au public ? L'auteur a toujours des excuses pour faire un mauvais livre, il a besoin d'argent, il a la tête ailleurs, la paresse a eu raison de lui, ou l'habitude, ou l'ennui, ou la panne de talent. La raison d'être de l'éditeur est de dire non, d'oublier que ce livre plat lui rapportera quand même beaucoup d'argent. Un profil perdu, par exemple, aurait mérité la corbeille à papiers, d'autres encore doivent leur précaire existence à la frénésie éditoriale de produire, vite, à tout prix. Lorsqu'on possède dans son écurie un pur-sang de luxe comme Sagan, pas question de la laisser au repos les jours de Grand Prix.

Pourtant Sagan n'est pas paresseuse. Elle parle de certains livres dont elle a recommencé jusqu'à trente fois les premiers chapitres. Pour obtenir cette coulée rapide et nette de la langue, ces bonheurs d'expression, il y faut davantage que les facilités du talent. Sans compter, les moments, les semaines, les mois où le talent, sans prévenir, s'absente, où l'on se demande s'il n'a pas définitivement disparu, ou même s'il a jamais été là. Écrire n'est pas naturel, il est bon qu'un écrivain comme Sagan, si viscéralement accrochée à la littérature, le rappelle.

Mais la fameuse angoisse de la page blanche ne l'emporte jamais sur le souci de la page trop pleine. Héritière de la tradition classique, Sagan assimile l'excès à la faute morale davantage encore qu'à la faute de goût. Les seuls excès permis sont ceux de l'élosion, du murmure et de la suggestion, la seule crainte est d'en faire trop, de devenir pesante, sentencieuse, mélodramatique. Un mot revient souvent dont elle dit qu'il envahit sa prose comme le mildiou la vigne : bref. *La Femme fardée* mise à part, qui était le divertissement d'une période sombre entre toutes, les livres de Sagan sont courts, elle les recommande pour un voyage en train. On peut disserter sur les racines existentielles de cet appétit de brièveté. Les moralistes y verront la projection de la fugacité moderne des plaisirs, lesquels cessent d'être plaisants s'ils durent. Chez Sagan, il y a autre chose, une absence si totale de narcissisme qu'elle confine au désintérêt de soi-même. Sagan écrit qu'elle n'est pas du tout masochiste, c'est vrai : le masochisme suppose une présence opiniâtre et douloureuse à soi. Elle pratique une quasi-absence, la plus discrète de ses ellipses.

Imaginer des héroïnes et des héros, inventer des histoires, se colleter avec la langue et avec sa grammaire, c'est encore s'absenter. Mais relire ses livres, écrire sur eux, c'est se rendre de nouveau présente, fût-ce discrètement, derrière l'épaule. Alors Françoise Sagan prie qu'on veuille bien l'excuser, elle a bientôt fini, elle ne nous retiendra plus très longtemps : « *Courage, malheureux lecteur, courage ! Il ne me reste plus que deux ou trois romans, et certains si proches que je ne saurais qu'y ajouter.* » Elle écrit pourtant encore des choses belles et graves, lyriques sans doute aucun sur un être disparu, « *une part de vous indifférente et séduisante, privée à présent de cet autre si agaçant qui vous tuait et vous sauvait, après tout, cette part de vous jusqu'à là distraite et qui cherche aujourd'hui et à jamais, quelqu'un qui n'existe plus* ». Mais c'est encore pour couper court, boucler hermétiquement la confidence comme on suture une plaie : « *Je pourrais poursuivre, tout le monde pourrait poursuivre cette digression inutile.* » A peine entrouverte, la fenêtre se referme en claquant.

Françoise Sagan n'a jamais publié de poèmes. Des romans, des nouvelles, des récits, des biographies, des souvenirs, des scénarios, des dialogues, mais pas de poèmes. Elle avoue, à la manière inimitable des timides : « *Je le dirai tout de suite et je n'en parlerai plus : mon grand rêve a toujours été d'écrire des poèmes (...) et qu'ensuite on ne détourne pas de cet élan intérieur, exaltant, mais trop résistant chez moi, cet élan fondé uniquement sur les sens, la mémoire instinctive et l'harmonie, bref, l'écho lyrique.* » On le sent si présent et si pressant, cet élan, dans certaines pages des romans, au détour de tant de phrases, dans les éclats qui irisent tant de chapitres de *Derrière l'épaule* qu'on veut souhaiter à Françoise Sagan six mois ou un an de vie tranquille, sans éditeur aux trousses, pour qu'elle puisse enfin se laisser séduire par « *la plus difficile et la plus exigeante, la plus pointue et la plus ouverte forme de la langue française* ».

Pierre Lepape